

PISA : les élèves français dans la moyenne

L'édition 2015, publiée par l'OCDE, révèle de nouveau un système éducatif profondément inégalitaire

Les enquêtes sur l'école passent, et le diagnostic ne varie pas : notre système éducatif est profondément inégalitaire. S'il sait produire une élite, il se révèle incapable de résorber son « noyau dur » d'élèves en échec scolaire, qui sont principalement issus de milieux défavorisés. Une fois de plus, l'enquête PISA (Programme international pour le suivi des acquis) à propos des élèves à 15 ans, réalisée en 2015 et rendue publique par l'Organisation de coopération et de développement économiques (OCDE), mardi 6 décembre, fait de la France l'un des pays où le déterminisme social est le plus fort. Et ce, en dépit des alternances politiques et des réformes successives.

Cette tendance est mise en avant depuis bientôt dix ans. La sixième mouture de l'enquête internationale, qui met l'accent sur les compétences des adolescents en sciences, a donc comme un air de déjà-vu. Avec un score de 495 points, la France se situe dans la moyenne des pays de l'OCDE (493 points) – au même niveau que l'Autriche, la Suède ou les Etats-Unis. Mais reste en deçà de Singapour, du Japon, de l'Estonie, de la Finlande et du Canada qui, avec leur score supérieur à 530, briguent les premières places du palmarès. Bien au-dessus, en revanche, de la Turquie (425) ou du Mexique (416) qui ferment la marche.

Le score moyen français cache toutefois de très fortes disparités : 118 points séparent le résultat de l'enfant « bien né » de celui d'origine très modeste. Le premier a obtenu en moyenne 558 points aux tests ; le second seulement 441 points. C'est l'un des écarts les plus forts parmi les 72 pays ou économies qui ont participé à l'enquête. L'OCDE le dit autrement : « *Le milieu socio-économique explique en France plus de 20 % de la performance obtenue par les élèves de 15 ans, contre seulement 13 % pour la moyenne des pays de l'OCDE.* »

Une tendance internationale à la baisse Il n'y a pas, en France, la « dégringolade » que certains pronostiquaient : notre pays conserve le niveau qu'il a atteint en sciences depuis 2006. Mais il est presque un cas à part parmi les pays de l'OCDE, dont beaucoup ont vu leurs résultats se détériorer. Pour ce qui est des causes, l'organisation internationale ne s'épanche guère, se bornant à formuler, selon les mots de Gabriela Ramos, directrice du cabinet de l'OCDE, « *l'hypothèse d'un développement très important des sciences et des technologies au cours des dix dernières années, auquel les systèmes éducatifs ne se sont pas suffisamment adaptés.* »

En France, un noyau dur d'élèves en difficulté Autre enseignement qui frappe à la lecture de l'enquête, la France n'a toujours pas eu

son « choc PISA », contrairement à l'Allemagne, la Pologne ou le Portugal qui ont su résorber une partie de leurs difficultés. Certes, notre pays a son lot d'élèves « *très performants* » : ils représentent environ 8 % de la classe d'âge. Eux ont le bagage suffisant pour appliquer « *de manière créative et autonome* » leurs connaissances et compétences scientifiques « *dans un large éventail de situations, y compris des situations qui ne leur sont pas familières* », souligne l'OCDE. A ces derniers, il faut ajouter le groupe des « *performants* », qui représente 21 % des élèves. C'est un peu plus que la moyenne de l'OCDE, qui s'établit à 19 %.

On aimerait bien s'en féliciter, sauf que, dans le même temps, l'école française bute sur 22 % d'élèves en difficulté. Leur niveau à eux, en sciences toujours, est en deçà du « *seuil de compétences que tous les élèves devraient atteindre à la fin de leur scolarité obligatoire* ». C'est légèrement plus qu'en 2006 (21 %). Légèrement plus, aussi, que la moyenne de l'OCDE (21 % également). « *En France, le système scolaire reste dichotomique* », comme le résume Gabriela Ramos.

Un fort déterminisme PISA 2015 vient aussi rappeler qu'en France, les destinées scolaires se figent au berceau. C'est là ce qui caractérise l'Hexagone lorsqu'on le compare aux autres pays. Près de 40 % des élèves issus d'un milieu défavorisé sont en difficulté, selon l'évaluation. Et seulement 2 % d'entre eux peuvent prétendre au titre de premier de la classe. A l'inverse, seuls 5 % des élèves d'un milieu favorisé sont classés parmi les plus faibles. Le système français est encore plus discriminant pour les jeunes issus de l'immigration. Leur score est inférieur de 62 points à celui des autres élèves (contre 43 points en moyenne OCDE). Après « *contrôle du milieu socio-économique* » des élèves, cet écart se réduit à 32 points, précise l'OCDE. C'est encore l'équivalent d'une année scolaire...

Moins de plaisir, moins de confiance Les élèves français aiment en majorité les sciences, mais moins qu'avant. Il y a dix ans, ils en appréciaient l'apprentissage « *dans une bien plus large mesure que la moyenne des élèves des pays de l'OCDE* ». Cela n'est plus le cas. « *Ce constat marque un changement d'attitude* », soulignent les statisticiens de l'OCDE. C'est surtout chez les filles que l'appétence est plus faible. Par exemple, « *65 % d'entre elles disent s'amuser lorsqu'elles apprennent les sciences, contre 72 % des garçons* », chiffre Eric Charbonnier, expert éducation à l'OCDE. Seules 38,6 % des filles disent avoir des lectures scientifiques ; c'est moins que les garçons (51,3 %). Elles sont aussi moins nombreuses à avoir confiance en elles dans cette matière. Dès lors, sans grande surprise, elles sont aussi

moins nombreuses à se rêver ingénieure, chercheuse, informaticienne... 18,7 % d'entre elles envisagent d'exercer une profession scientifique, contre 23,6 % chez les garçons.

Deux autres champs d'investigation A côté des sciences, PISA apporte un éclairage sur les mathématiques et la compréhension de l'écrit. Les déclinistes de tout poil n'y trouveront pas de quoi nourrir leur refrain : après une forte baisse des performances en mathématiques entre 2003 et 2012, la situation est restée stable depuis. La France se situe juste au niveau de la moyenne des pays de l'OCDE (avec un score de 493). Malgré cela, la tendance à l'œuvre reste la même que pour les sciences, avec davantage d'élèves en difficulté (de 22 % en 2012 à 24 % en 2015). Enfin, dernier domaine d'investigation, le score des élèves français en compréhension de l'écrit a gagné trois points, passant de 496 à 499 entre 2009 et 2015. Une timide bonne nouvelle. ■

MATTEA BATTAGLIA
ET AURÉLIE COLLAS

LE SCORE MOYEN DE LA FRANCE CACHE DE FORTES DISPARITÉS : 118 POINTS SÉPARENT LE RÉSULTAT DE L'ENFANT « BIEN NÉ » DE CELUI D'ORIGINE TRÈS MODESTE

LES CHIFFRES

540 000

participants dans le monde

Représentatifs des quelque 29 millions d'élèves âgés de 15 ans scolarisés dans 72 pays et économies, les adolescents se sont prêtés au jeu en 2015. L'échantillon en France représente environ 6 000 élèves.

2

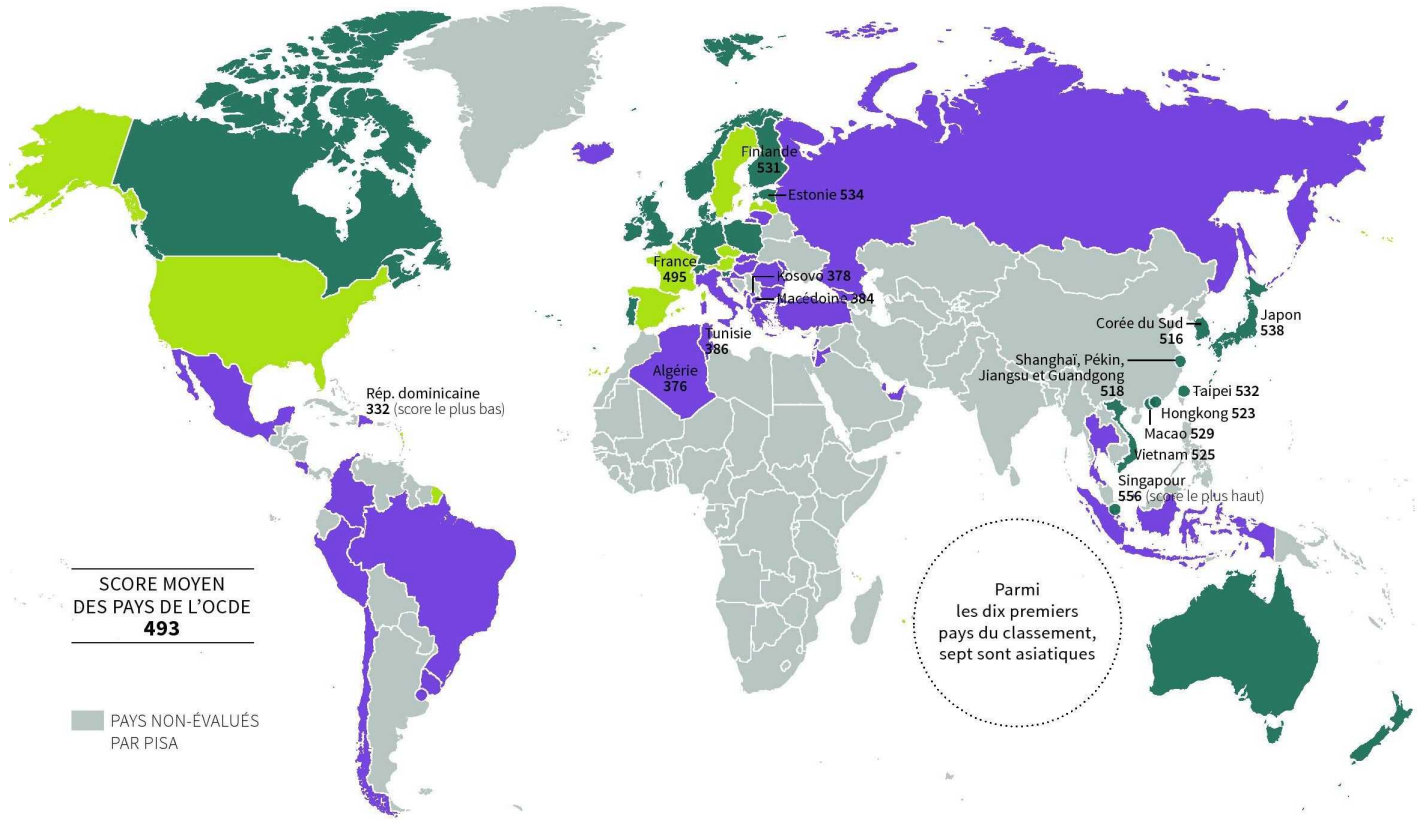
heures d'épreuves

Les jeunes ont répondu avec des questions à choix multiples et des « items » demandant à chacun de formuler ses réponses. Ils ont aussi dû répondre à un questionnaire sur eux-mêmes, leur milieu familial, leur établissement, leurs expériences d'apprentissage...

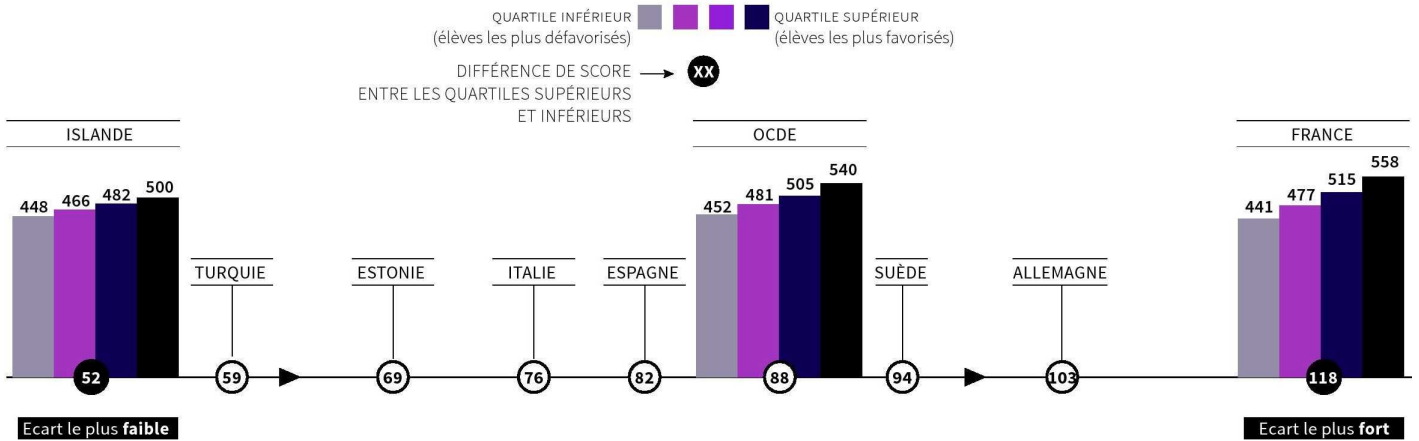
Au sein des pays de l'OCDE, la France se maintient mais avec les plus fortes inégalités

PERFORMANCE DES PAYS ET ÉCONOMIES À L'ÉVALUATION PISA 2015 EN SCIENCES, DONT LE SCORE MOYEN EST

■ SUPÉRIEUR À LA MOYENNE DE L'OCDE (498 À 556) ■ DANS LA MOYENNE DE L'OCDE (490 À 496) ■ INFÉRIEUR À LA MOYENNE DE L'OCDE (332 À 487)



ÉCART DE PERFORMANCE EN SCIENCES DANS CHAQUE PAYS SELON LE STATUT SOCIO-ÉCONOMIQUE DES ÉLÈVES



SOURCES : OCDE ; PISA

L'étude de l'OCDE, une « pièce à conviction » pour pointer les forces et faiblesses des systèmes scolaires

L'enquête, qui évalue tous les trois ans les élèves de 15 ans au sein de 72 pays et économies, est devenue un élément-clé du débat sur l'éducation. Si son sérieux ne fait guère de doutes, il faut se méfier de l'usage qui en est fait

ANALYSE

PISA montre que » ; « PISA nous apprend que »... Dans les débats politiques sur l'école, rares sont les discours qui ne s'appuient pas sur le Programme international pour le suivi des acquis des élèves (PISA). L'étude de l'Organisation de coopération et de développement économiques (OCDE), qui évalue, tous les trois ans, les élèves de 15 ans en lecture, mathématiques et sciences, est une référence.

Réservée, à ses débuts, à un cercle d'initiés, cette étude est devenue un élément-clé du débat sur l'éducation. Une « pièce à conviction » pour pointer les forces et faiblesses de notre système scolaire. Dès lors, de nombreux spécialistes s'interrogent : quelle crédibilité accorder à PISA ? Quelles sont les bonnes raisons de la prendre au sérieux, ou au contraire, de s'en méfier ?

Sur le plan méthodologique, rien à redire. Peu de chercheurs mettent en doute le sérieux de PISA. Le programme hérite d'une longue tradition d'enquêtes internationales qui remonte aux années 1960. Il a su tirer les leçons des écueils passés. Il a su, aussi, se bonifier avec l'âge, intégrant, au fil des ans depuis sa première version en 2000, les critiques qui lui étaient adressées. « PISA est sans conteste un modèle du genre, souligne Thierry Rocher, statisticien à la DEPP, le service statistique du ministère

de l'éducation nationale. *Modèle qui a une influence certaine, d'un point de vue technique, sur nos évaluations nationales.* »

Chaque étape de sa construction est soumise à des normes et à des contrôles serrés que doivent respecter les pays participants : tirage des échantillons d'élèves, double traduction des

questionnaires, sélection des administrateurs des tests, consignes de correction...

« Petits échantillons d'élèves »

Pour éviter les biais culturels et ne pas coller à un système éducatif plus qu'à un autre, tous les pays sont sollicités pour envoyer des questionnaires. S'ensuit une phase de « pré-test » du questionnaire pour éliminer les énoncés biaisés. « Les résultats de PISA sont-ils valides ? La réponse est oui, assure Georges Felouzis, sociologue à l'université de Genève. *Je ne connais pas d'autres enquêtes de cette échelle dont la méthodologie soit aussi robuste.* »

Est-ce à dire que PISA est le parfait reflet de ce qui s'apprend en classe ? Si l'enquête fournit une mine d'informations sur l'état de notre école, les chercheurs invitent aussi à ne pas faire de PISA l'alpha et l'oméga de l'évaluation des élèves. Car PISA ne dit pas tout. Il mesure les compétences en lecture, mathématiques et sciences. Elle n'évalue pas les compétences sociales, civiques, morales, physiques, artistiques... qui seraient plus difficiles à met-

« Je ne connais pas d'autres enquêtes de cette échelle dont la méthodologie soit aussi robuste »

GEORGES FELOUZIS
sociologue

à l'université de Genève

tre dans des cases de statisticien.

Surtout, PISA ne mesure pas la maîtrise des programmes scolaires, mais plutôt des aptitudes que tout jeune doit posséder

pour avancer dans sa vie future. Aptitudes à utiliser ses savoirs dans des contextes de vie quotidienne ; capacité à comprendre, analyser, raisonner...

« *Au départ, c'est une approche élaborée aux Etats-Unis – et aujourd'hui mondialisée –, qui s'arrête au caractère utilitariste de l'école : apprendre à mobiliser des compétences pour se débrouiller dans nos sociétés. Cela peut être considéré, du point de vue de la compétence évaluée, comme assez réducteur* », avertit Pierre Vrignaud, professeur émérite de psychologie à l'université Paris-Ouest et spécialiste de l'évaluation scolaire.

Plus problématique, l'usage qui est fait de PISA. Tous les trois ans, l'attention médiatique se porte

sur les classements des pays, du meilleur au moins bon : « [En 2012] la France chute à la 25^e place » ; « elle est devancée par l'Allemagne »...

Pour Julien Grenet, chercheur à l'Ecole d'économie de Paris, ces palmarès ont peu de fondements statistiques. « *Le score moyen de chaque pays est entouré par une incertitude, qui tient au fait que l'enquête porte sur des petits échantillons d'élèves et présente des marges d'erreur, explique cet économiste. Si bien que des pays dont les rangs sont proches dans le classement peuvent avoir des résultats qui ne sont pas statistiquement différents.* »

Florilège de leçons

En outre, il faut comparer ce qui est comparable. L'enquête PISA ne prend en compte que les jeunes de 15 ans scolarisés. Si on peut comparer la France à la plupart des pays de l'OCDE, qui ont des taux de scolarisation à 15 ans

« La Finlande et la Corée sont très

performantes, bien que leurs systèmes scolaires n'aient rien à voir »

THIERRY ROCHER
statisticien

proches de 100 %, on ne peut pas en faire autant avec des pays où ce taux est bien plus bas. Enfin, inutile de chercher dans cette étude des recettes miracles. Le fait, par exemple, que tel pays en haut du palmarès accorde une large autonomie à ses établissements scolaires ne permet pas de déduire qu'il s'agit d'un des secrets de la réussite.

D'autres facteurs, ancrés dans le contexte de ce pays, participent à l'explication de ses bons résultats. « *PISA donne une photographie, à un moment donné, des résultats des élèves. Peut-on en déduire des liens de causalité ? S'aventurer sur ce terrain-là me semble délicat, confirme Thierry Rocher. Par exemple, la Finlande et la Corée sont toutes deux très performantes, pourtant, leurs systèmes scolaires n'ont rien à voir !* »

Il existe pourtant tout un florilège de leçons prétendument tirées de PISA – allant de tout à son contraire – que les politiques de tous bords mettent en avant. Comme si l'OCDE était un « super-ministère » prescripteur de standards mondialisés sur l'école.

PISA montrerait ainsi la nécessité de réformer l'école primaire, de supprimer – ou de renforcer – le collège unique, d'en finir avec le redoublement ou les devoirs à la maison... Il révélerait également l'échec des politiques de droite (selon la gauche) et l'échec des politiques de gauche (selon la droite). ■

AU.C.

« En Pologne, l'égalité des chances a été renforcée »

En quelques années, ce pays d'Europe de l'Est a progressé dans les classements internationaux. Mais le gouvernement ultraconservateur entend enterrer des réformes qui ont fait leurs preuves

VARSOVIE - correspondance

Le gouvernement ultraconservateur en place à Varsovie s'apprête-t-il à porter un coup fatal au système d'éducation primaire et secondaire polonais, vanté comme étant l'un des plus performants au monde ? Les experts et les syndicats d'enseignants sont formels : la réforme préparée par le parti Droit et justice (PiS), qui doit rentrer en vigueur en 2017, aura des conséquences négatives durables sur la qualité de l'éducation, et les résultats de la Pologne dans les enquêtes PISA, études de l'Organisation de coopération et de développement économiques (OCDE) visant à mesurer les performances des systèmes éducatifs, devraient en pâtir.

Formation des enseignants

Le parti de Jaroslaw Kaczynski s'apprête en effet à enterrer une série de réformes qui avaient permis à la Pologne de se hisser d'une position nettement en dessous de la moyenne de l'OCDE en l'an 2000, à la 14^e place mondiale et la 6^e place en Europe en termes de performance globale des élèves dans l'étude de 2012.

La mesure phare de cette réforme prévoit la suppression des collèges, introduits en 1999, et un retour vers un système qui com-

« Les parents investissent beaucoup dans la formation de leurs enfants, c'est devenu un effet de mode »

SLAWOMIR BRONIARZ
président du principal syndicat d'enseignants

prend huit années d'école primaire et quatre années de lycée.

« Un des principaux effets bénéfiques de l'introduction des collèges a été l'allongement du tronc commun d'enseignement obligatoire d'une année, ce qui a eu des conséquences très positives sur les résultats des études PISA, souligne Ma-

ciej Jakubowski, directeur de l'institut Evidence, spécialisé dans les politiques éducatives. *Cette réforme marque un retour en arrière de quinze ans, vers le système que nous avons hérité du communisme. Elle détruit un système qui a fait ses preuves.* »

Les experts de l'OCDE étaient pourtant unanimes : la Pologne a connu ces dernières années, grâce à ses réformes, un des plus grands succès éducatifs en Europe. Elle a marqué un changement progressif de la philosophie de son enseignement, qui s'est mis à privilégier l'initiation au raisonnement critique et analytique, au détriment de la quantité de savoir acquis. Une hausse constante du budget consacré à l'éducation a accompagné cette tendance, passant entre 2000 et 2012 de 3 % à 5 % du produit intérieur brut.

Une des clefs de la réussite du système polonais a été sa profonde décentralisation, tant financière qu'organisationnelle. Comme l'indique Maciej Jakubowski, « en Pologne, les programmes scolaires sont définis au niveau national de manière très générale, et se contentent de fixer les objectifs à atteindre. C'est aux enseignants que revient le choix de la méthode et des supports pédagogiques. Ceci a pour effet de responsabiliser et de motiver davantage les enseignants, qui ne se voient rien imposer depuis le niveau central ». Un nouveau système de promotion et de formation des enseignants a également été introduit, qui a provoqué un saut qualitatif important dans le perfectionnement de leurs compétences tout au long de leur carrière.

« Obsession des classements »

L'introduction d'un système d'examens centralisé a aussi joué un rôle décisif dans l'amélioration des résultats PISA. Le nouveau brevet des collèges a introduit des examens séparés pour chaque matière en lieu et place des examens « transdisciplinaires », ce qui a contribué à renforcer la motivation des élèves dans leur travail.

« Le système éducatif polonais est devenu très concurrentiel, sou-

ligne Slawomir Broniarz, président du principal syndicat d'enseignants (ZNP). *Il a une certaine obsession des classements entre écoles, entre régions. C'est une tendance que nous déplorons, même s'il faut avouer qu'elle a largement contribué à renforcer la détermination des élèves à réussir.* » Le dynamisme économique du pays et la hausse du niveau de vie ont aussi favorisé le développement du marché des cours particuliers,

« Les nouveaux programmes insistent sur une éducation dite "patriotique" très passéiste »

MACIEJ JAKUBOWSKI
spécialiste des politiques éducatives

devenu très dynamique. « Les parents polonais investissent beaucoup dans la formation de leurs enfants, c'est devenu un effet de mode », ajoute Slawomir Broniarz.

Une tendance qui n'a pas eu pour effet de creuser les inégalités, bien au contraire. Pour Michal Fedorowicz, président de l'Institut des études éducatives (IBE), « le succès majeur du système scolaire polonais, tout au long des études PISA, a été la réduction systématique du pourcentage d'élèves les moins performants et la hausse du pourcentage des élèves les plus performants. En résulte un système scolaire où l'égalité des chances a été renforcée, en particulier entre les villes et les campagnes ».

Pourquoi changer un système qui marche ? Pour Maciej Jakubowski, l'explication est avant tout d'ordre idéologique. « Il s'agit d'une certaine nostalgie du passé et d'une réticence envers les nouvelles méthodes éducatives. Les nouveaux programmes scolaires ont tendance à insister sur une éducation dite "patriotique" très passéiste, et nous pouvons nous attendre à une future centralisation du système, compte tenu du chaos organisationnel que la réforme va provoquer. » Un retour en arrière que les enseignants sont les premiers à redouter. ■

JAKUB IWANIUK

VERBATIM

« On peut se demander si nos difficultés à s'appuyer sur la recherche pour faire progresser l'éducation ne sont pas une des causes de nos piètres résultats. La comparaison avec la santé est éclairante. Imagine-t-on que nous aurions une des meilleures espérances de vie si nous ne formions pas les médecins aux progrès des recherches biomédicales? Sûrement pas. Et on y met les moyens. Dans les pays dont les élèves réussissent mieux, la recherche analyse le système éducatif à tous les niveaux (...). En formant enseignants et élèves à la démarche scientifique, on ne peut que développer créativité et esprit critique – des qualités-clés pour résister aux désinformations toujours plus présentes sur le Web et réussir dans un monde où les machines joueront un rôle croissant. »

François Taddei
biologiste

« Dans un monde où nos enfants sont exposés à une multitude d'informations et

disposent d'une variété d'outils pour les découvrir, l'école doit changer en profondeur. Elle se pense trop comme lieu exclusif d'apprentissage de savoirs, alors qu'elle doit devenir le lieu où l'élève apprend à structurer sa pensée et à l'exprimer (...). Le professeur est l'incontournable maillon de cet apprentissage et la qualité de sa pédagogie le garant du résultat. Que faire pour l'améliorer? La réponse est claire: organiser un système performant d'accompagnement des professeurs, les aidant à rencontrer la science vivante, à comprendre les connaissances nouvelles sur le développement cognitif du jeune, à enseigner l'informatique.

Aimant alors la science, ils sauront la faire aimer! »

Pierre Léna
astrophysicien

« La place de la science dans le monde est plus forte que jamais. Une bonne culture scientifique est nécessaire non seulement dans une très large gamme de métiers, mais aussi pour exercer son rôle de citoyen.

Les résultats des enquêtes internationales sur le niveau des élèves sont donc préoccupants. (...) Il existe aussi un contexte culturel qui joue un rôle très négatif et qui doit être pris en compte. Nous avons en France une tradition d'opposition entre sciences et lettres qui n'a pas lieu d'être, mais qui perdure et fait des ravages. Les enfants intègrent très tôt que les sciences servent avant tout à trier les élèves entre eux, ce qui entraîne une anxiété corrélée à des résultats moins bons. Elle fait écran au plaisir de la découverte scientifique, qui est un moteur de l'apprentissage. On constate une grande pression pour aller en terminale S, mais un intérêt assez faible pour ce qui y est enseigné. Une note d'espoir toutefois: le nombre d'étudiants choisissant les filières scientifiques dans l'enseignement supérieur augmente de nouveau. Une bonne nouvelle après vingt ans de

baisse des vocations scientifiques. »

Bertrand Monthubert
mathématicien